

8 mars 2009 : balade dans la Presqu'Île autour des femmes qui ont marqué Lyon.

Filactions a organisé à l'occasion du 8 mars une balade dans la ville afin de rendre hommage aux femmes qui ont joué un rôle important à leur époque et qui sont encore mal connues voir même méconnues du grand public. Plus de 80 personnes ont parcouru l'itinéraire que nous avons construit pour leur faire découvrir des lieux insolites et des personnages touchants.

Voici le parcours. Les recherches ont été effectuées par l'équipe de filactions. Nous nous sommes largement inspirés du livre de Jean Butin, *Ces Lyonnaises qui ont marqué leur temps* (éditions ELAH).

Rendez-vous Place Louis Pradel devant la statue de Louise Labé :

place de prédilection pour filactions, puisque nous y organisons la plupart de nos actions publiques.

Première étape : Place des Terreaux : Marcelline Desbordes-Valmore, la poétesse maudite

Née à Douai le 20 juin 1786 et morte à Paris le 23 juillet 1859.

On peut dire que Marceline a eu une vie éprouvante et remplie de tristesse. Sa famille n'était pas, au départ, des plus pauvres ; mais dans les années 1790, avec une industrie textile en crise, le père qui avait le métier d'ourdisseur, la peinture des armoiries et les ornements d'église ne gagnait pas beaucoup d'argent.

A 12 ans elle quitte son Douai natal pour la Guadeloupe, aux côtés de sa mère à la recherche de la fortune rêvée incarnée par un cousin lointain. Elle a tout au plus douze ans et joue déjà la comédie.

A 16 ans, la voilà de retour : cousin introuvable, mère décédée victime de la fièvre jaune, orpheline, sans le sou, le capitaine du navire l'ayant dépouillée de tout, sauf de sa vertu. Confirmée comédienne, c'est la période de sa première liaison (un enfant mort presque tout de suite). Puis une deuxième, plus sérieuse ; un second enfant naturel qui mourra à cinq ans et demi. Cet homme sera son amant a de nombreuses reprises dans sa vie, même lorsqu'elle fut l'épouse de Valmore. Il sera très présent dans les poèmes de Marceline, même si elle ne le cite jamais dans ses textes, on le reconnaît à de nombreuses reprises. « L'univers c'était lui. Il m'appela son bien ».

Elle conquiert sans l'avoir voulu à 31 ans le cœur d'un beau garçon de 24 ans, et l'épouse. Son premier-né légitime, fruit de son union avec un camarade de théâtre de Bruxelles, Prosper Valmore, ne vivra que quelques semaines. Des trois autres enfants qu'elle aura, les deux filles disparaîtront, Inès à l'adolescence, Ondine jeune femme, après avoir elle aussi perdu un tout jeune enfant. Seul Hippolyte a survécu à ses deux parents.

Pour Prosper Valmore, elle souhaitait la gloire, mais il était un bien piètre comédien.

Marceline est à la fois une poétesse, écrivain (contes, nouvelles, romans) et une épistolière (mais ses lettres n'étaient initialement pas destinées à être publiées). Elle a écrit 25'000 vers, un bon millier de pages de prose et plus de 3000 lettres. Sa poésie est surtout élégiaque, parfois satirique, parfois épique, souvent politique.

Son style n'est pas traditionnel. Elle n'est pas allée au collège et n'a pas fait d'études. Son style n'est pas non plus révolutionnaire. Il est plutôt inventif, c'est-à-dire à la fois novateur et surtout indépendant.

Au départ, elle écrit pour s'apaiser. C'était donc, pour elle, une thérapie. Mais cela répondait aussi à une nécessité. Comme elle le disait elle-même: produire des poèmes procurait quelque argent. Mais écrire, c'était également une arme. Contre les puissants, les sots et pour aider les faibles. Enfin, il ne faudrait pas l'oublier, c'est aussi un don. A douze ans, elle a composé un poème, aujourd'hui disparu. Elle a "tenu" presque un demi-siècle et n'a cessé de progresser. Indubitablement, les trois derniers recueils sont les meilleurs.

Marceline se défendit d'avoir "des opinions". "J'appartiens aux plus malheureux", a-t-elle écrit. D'où sa défense opiniâtre des pauvres, des enfants, des enfants pauvres, des femmes (surtout en relation avec des faits politiques), des bannis, des prisonniers (civils ou militaires), autrement dit : des êtres en situation de faiblesse. Chez elle, l'amour de l'Autre (mari, amant, etc.) se confond avec l'amour des Autres, surtout ceux qui sont des victimes, individus ou groupes qu'elle a côtoyés ou connus par ouï-dire. Entre autres amitiés, elle a eu Lamennais, Béranger, Raspail, Hugo... Tous des êtres dotés d'un esprit d'ouverture en même temps que persécutés.

Elle se remarque aussi par son féminisme, discret, mais tenace. Un féminisme moins constitué de revendications que de doléances. "Les femmes, je le sais, ne doivent pas écrire; j'écris pourtant."

Elle vécut à Lyon par intermittence, 10 années entre 1821 et 1837. En tant que comédienne elle connût le succès dans notre ville. Son premier logement fut au 10 place des Terreaux.

Elle a détesté Lyon, plus exactement la ville, son climat, ce qu'elle croyait être sa laideur, mais a tissé tout un réseau d'amitiés lyonnaises : Boitel, Berjon, Coignet, Dessaix, Prud'hon qui fut le parrain d'Ondine, et bien d'autres (Eugène Vial leur a consacré tout un livre), et vibré aux détresses diverses de la population, que ce soient les deux émeutes de 1831 et 1834 ou l'inondation de 1840. Mais elle dira « Je me sens lyonnaise. J'y ai beaucoup souffert. J'y ai vu beaucoup souffrir... J'y reste lié de liens éternels. »

Encore aujourd'hui Marceline n'est pas très connue, espérons que le futur lui rende justice.

Texte élaboré grâce au site <http://www.desbordes-valmore.net/> (association Marceline Desbordes valmore)

Deuxième étape : l'Amphithéâtre des Trois Gaules : Sainte Blandine, la martyre chrétienne.

En 177, Lyon s'appelait Lugdunum et depuis 27 avant JC, Auguste en avait fait la capitale des Trois Gaules (l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique).

En 12 avant JC, Drusus, beau fils d'Auguste, avait choisi les pentes de la Croix Rousse pour construire un autel en l'honneur du divin César (Auguste) devenu grand Pontife à Rome : l'autel des trois gaules. Cet autel consacrait l'institution d'une religion d'Etat. Il portait des insignes impériaux et remplaçait les temples de l'époque républicaine. Il portait également le nom des soixante peuples gaulois. Ainsi depuis l'an 12, chaque 1^{er} aout, les délégués des 60 peuples gaulois se réunissaient pour célébrer le culte de Rome et de l'Empereur. De cette époque, reste les colonnes qui soutiennent l'église d'Ainay. Si l'on connaissait depuis longtemps l'emplacement de cet autel, il n'en était pas de même pour l'amphithéâtre dans lequel avait été martyrisé les chrétiens. On a longtemps cru qu'ils avaient été martyrisés à Fourvière. Il a fallu attendre 1914, date à laquelle l'architecte Nail trouva une scène laissant présager l'emplacement d'un théâtre, puis la volonté sans faille de la mère supérieur Elisabeth Rivet du Refuge de la Compassion qui improvisa des recherches avec son jardinier et les moyen du bord autour du couvent qui se trouvait sur les vestiges. Edouard Hériot, alors maire de Lyon rachète le clos pour organiser des fouilles en 1933. On trouve alors un théâtre, un Odéon et un temple présumé de Cybèle. En 1958, un ouvrier remontera une plaque avec l'inscription Amphithéâtre datée de l'an 19, qui confirmera que c'est ici qu'en l'an 40 Caligula fit mettre à mort le roi Ptolémée, petit fils de Cléopâtre et que les martyrs furent sacrifiés en 177.

177 : le culte officiel des dieux romains (transposition des dieux de l'olympé) avait perdu du terrain face aux cultes venus de l'Orient et des populations émigrées. Ils ont laissé place au culte de Cybèle d'origine phrygienne (idole maternelle et déesse de la féminité) qui a été le premier implanté et largement diffusé dans les couches populaires de l'Empire et adopté par les romains.

Parallèlement, à ce culte et aussi en marge du la religion d'Etat, le christianisme se développe plus discrètement sous forme de sectes gréco-asiatiques groupant des affranchis de Phrigie.

Le 30 mars 177 : les deux grandes fêtes de ces cultes coïncident : la renaissance d'Attis, le fils de Cybèle et le vendredi saint. On suppose qu'il y a des incidents et des troubles à l'ordre public qui servent d'alibi aux autorités pour intervenir.

Dans un premier temps il y a eu un véritable pogrom : la foule attisée par on ne sait pas vraiment qui, multiplie les sévices contre les chrétiens. Ils sont ensuite interrogés par les magistrats de la ville et obligés de confesser leur foi avant d'être conduit devant le légat (général de légion délégué par l'empereur avec sa pleine autorité et qui a le rang de gouverneur de Province) qui se montre d'une grande brutalité. Les arrestations se multiplient et les violences au cours des interrogatoires et des périodes d'emprisonnement aussi. L'évêque St Pothin, âgé de 90 ans et chef de la communauté en décèdera.

Blandine fut arrêtée et emprisonnée avec 47 autres chrétiens, esclaves ou anciens esclaves. Elle subit comme les autres des mauvais traitements. Plusieurs de ses amis meurent sous les coups de la torture en refusant de renier leur foi.

Le Légat décide de conduire dans l'amphithéâtre ceux qui n'ont pas encore craqué pour les livrer aux fauves. Avant cela on les attache sur une chaise de fer chauffée et leurs corps se consomment. Comme les bêtes ne les avaient pas achevés, on égorgea deux des martyrs : Sanctus et Maturus. Blandine quant à elle était suspendue à un poteau, on la renvoya en prison, avant la prochaine séance. Le dernier jour des combats, on introduisit de nouveau Blandine avec Pontique, un jeune de quinze ans. Ils avaient assisté à toutes les tortures de leurs camarades mais avaient refusé de renier leur foi. La foule est déchainée, Pontique rendit l'âme le premier.

Après les fouets, le gril, les bêtes on mit Blandine dans un filet et on l'exposa à un taureau. La légende dit que son corps volait dans tous les sens, mais qu'elle ne s'en rendait pas compte tellement elle était absorbait par son entretien avec le Christ et tellement elle était fière de ne pas avoir renié sa foi. On finit par l'égorger.

Les païens reconnurent que jamais chez eux une femme n'aurait enduré de tels traitements. On jeta ses restes, ainsi que ceux des autres martyrs aux chiens avant de les brûler et de disperser leurs cendres dans le Rhône.

On pense que cet acharnement est dû au fait qu'à cette époque on considérait les chrétiens comme provocateur du fait qu'ils n'assistaient pas aux cérémonies officielles et on leur reprochait de remettre en cause l'ordre public. Comme il s'agissait d'esclaves ou d'affranchis on avait peu de scrupules à les maltraités.

Cette histoire n'est pas une légende comme les autres, car elle a été racontée par un témoin oculaire, au travers d'une lettre envoyée à compatriotes restés en Asie. Cette lettre a été transcrite un siècle plus tard par Eusèbe de Césarée.

C'est au moyen âge que le culte de te Blandine s'est développé. La légende dit que quelques uns des martyrs seraient apparu à leurs frères pour dire que leurs corps n'avaient pas disparu et qu'il fallait bâtir une basilique en leur souvenir (basilique d'Ainay).

« En la personne de Blandine, le Christ montra que ce qui paraît aux yeux des hommes sans beauté, simple et méprisable, est digne aux yeux de Dieu, d'une grande gloire à cause de l'amour qu'on a pour lui... Tous nous avons craint que Blandine ne soit pas capable, à cause de sa faiblesse physique, de faire avec assurance sa confession de foi. Mais Blandine fut remplie d'une telle force qu'elle épuisa tous ceux qui successivement la torturèrent de toutes les façons du matin au soir... Ses bourreaux s'étonnaient qu'elle respirât encore quand tout son corps était brisé et ouvert. Cependant le bienheureuse, comme une courageuse et athlète, trouvait une nouvelle jeunesse dans la confession de sa foi ».

Troisième étape : Montée des Carmélites : La grève des ovalistes.

Dans les entreprises de la soie, le moulinage travaille le fil de soie au sortir de la filature et le rend propre au tissage. Les ovalistes surveillent les moulins, garnissent et dégarnissent les bobines, vérifient la qualité de la soie, nouent et dénouent les fils cassés. Pour les hommes, on parle plus de maître mouliniers.

En 1869, il y a près de 8000 ovalistes à Lyon, et seulement 300 hommes.

10 montée des carmélites : de 1866 à 1872, il y a six à neuf ateliers logés à la même enseigne mais qui tournent chacun indépendamment, dans « l'ancien couvent des chartreux ». Il y a entre 100 et 200 ouvrières, ce qui fait de cet atelier un des trois premiers de la ville. Exemple d'ateliers : Détrie et la veuve Jalabert. Chacun des ateliers est tout de même autonome dans sa gestion et production.

En 1869, au cours de la grève on dénombre 195 femmes employées ici. Le logement le plus répandu pour les ovalistes reste le dortoir patronal (pour les célibataires, veuves ou les femmes vivant séparées de leurs maris) et quelques logements indépendants pour les couples.

Conditions de vie des ovalistes : Les ovalistes pour la plupart sont soit des migrantes ou des paysannes qui arrivent souvent pour gagner leur dote. Elles ne sont pas placées comme salariées, mais plutôt comme servantes, devant accomplir des journées interminables pour payer leur logement. Elles ne sont pas payées au temps, une partie de leur salaire est sous forme de logement et de nourriture et elles sont souvent sous la coupe des patrons. Elles doivent également souffrir de conditions de travail très difficile et de la vie en surnombre dans les logements qui leur sont affectés. La mécanisation ôte aux femmes la possibilité de travailler à domicile, on leur donne du travail qui jusqu'à présent était réservé aux hommes en les payant deux fois moins que ceux-ci. Elles émigrent donc en ville et se retrouvent dans des situations de vie déplorables: chambres surpeuplées, hygiènes défectueuses, maladies professionnelles, analphabétisme et logement en internat. Elles vont donc demander de meilleures conditions : travailler moins, manger mieux, pouvoir s'asseoir pour réduire leur fatigue et être payé au temps comme les hommes.

La grève va se dérouler en trois temps :

Du 17 au 30 juin 1869 : Monté de la colère. Les ovalistes des Brotteaux avaient sollicité en premier lieu leur patron pour une augmentation de salaire, et une amélioration de leur condition de travail. Leur demande était restée sans réponse. Elles ont donc écrit une pétition au préfet le 21 juin, pour que leur action soit dans la légalité et pour demander son arbitrage. Le préfet refuse de s'impliquer dans ce conflit. Commence alors la grève générale et le débauchage dans les ateliers. Les ovalistes font le tour des ateliers pour inciter leurs collègues à les rejoindre.

Le 25 juin, la grève générale est donc déclarée dans les ateliers des Brotteaux. Les ovalistes se donnent RDV à la Rotonde pour organiser la grève. Elles vont d'ateliers en ateliers avec plus ou moins de « violence » pour débaucher leurs collègues et arrêter la production. Elles se rencontrent échantent, rigolent, déambulent dans les rues dans leur tenue d'apparat, ce qui n'était absolument pas courant à cette époque.

Elles se réunissent dans les cafés, notamment à la Rotonde, lieux privilégiés des hommes ou des familles. Ça surprend et ça inquiète car à l'époque l'ordre du patriarcat était assez suspicieux par rapport aux femmes seules donc a fortiori face à des femmes qui se réunissent pour communiquer entre elles sur leurs conditions.

A la Croix rousse, la moitié des ateliers sera fermée. Mais l'action sera réprimée par les forces de l'ordre (Sophie Labrot aura un mois de prison, Marie Viourzat 6 jours, et Marie Fourquet sera arrêtée mais n'écopera pas d'une peine de prison). Cette répression assez sévère stoppera le mouvement et notamment au couvent des Chartreux qui sera le premier à reprendre son activité en étant gardé par 14 sergents.

Le 28 juin, les ovalistes sont rejointes par les ouvriers mouliniers et élaborent une nouvelle pétition. Cette dernière est beaucoup structurée et réfléchit que la première. Les revendications sont les suivantes : une journée de travail de 10 heures, l'augmentation du salaire de la journée de 2 à 3 francs pour les hommes et de 1francs 40 à 2 francs pour les femmes. Les femmes ne souhaitent plus l'heure de travail supplémentaire en échange du logement car elles veulent l'indépendance.

Dès la mi-juillet le conflit piétine. La commission des ovalistes adhère néanmoins à l'Alliance Internationale du Travail. Elle est la première corporation féminine à la faire. Mais rapidement, leur mouvement est repris par la classe ouvrière et devient un enjeu politique au sein de l'AIT¹ (entre les marxistes et les proudhoniens) qui a besoin des grèves ouvrières pour s'implanter. Marx lance une invitation à Philomène Rozan (présidente de la grève) pour participer au Congrès de Bale de l'AIT, mais la manœuvre échoue et ce sera finalement Michel Bakounine qui la remplacera. Cet enjeu aura au moins permis à la grève des ovalistes d'entrer dans la légende du mouvement ouvrier. Le 29 juillet, la grève est close. La commission des ovalistes devient une section de l'AIT même si les révolutionnaires n'y voit qu'un mouvement ouvrier asexué.

Conclusion :

A Lyon, la participation des femmes aux évènements politiques depuis 1789 a toujours été importante, qu'elles soient organisées en clubs féministes et non mixtes, ou conjointement aux hommes dans des réunions publiques ou encore qu'elles viennent revendiquer contre la vie chère en réclamant du pain à l'Hôtel de Ville de Lyon. Cette grève est encore la preuve de leur implication dans la vie de la cité.

Les ovalistes vont finalement obtenir deux heures de travail en moins, un salaire de 1frc 50 pour une journée de 10 heures contre 3 francs pour les hommes. On estime encore que les salaires des femmes sont des salaires d'appoint et cela même si les ovalistes pour la plupart doivent assumer seules leurs besoins. Il n'y a plus aucune mention de l'égalité des salaires. Néanmoins Lyon sera une ville pionnière en matière de temps de travail !

Néanmoins, cette grève sera perçue et reprise comme une lutte de classe et instrumentalisée par la classe ouvrière alors qu'au départ cette lutte était davantage une lutte de sexe contre le patriarcat des patrons et les conditions de travail et de vie des femmes.

¹ AIT ou Première internationale : fondée en 1864 par des socialistes de tous les pays dont les proudhoniens français.

Quatrième étape : La fresque des Lyonnais : Juliette Récamier

Juliette Récamier (de son nom complet : Jeanne Françoise Julie Adélaïde Bernard), dite **Madame Récamier**, née le 3 décembre 1777 à Lyon et morte le 11 mai 1849 à Paris.

La famille de Juliette Bernard appartenait à la bourgeoisie de Lyon. Le père, Jean Bernard était notaire royal. Nommé receveur des Finances, il monta à Paris en 1786. Il fut destitué sous le Consulat comme suspect de connivence avec les royalistes. Madame Bernard, issue d'un milieu aisé, était une femme coquette et intelligente.

En 1793, en pleine Terreur (période de la Révolution française comprise entre juin 1793 et thermidor an II (juillet 1794), la Terreur est une politique radicale qui doit permettre de répondre aux dangers qui menacent la Première République.), **Juliette (15 ans !)** fut mariée à un ami de ses parents, **M. Récamier, riche banquier de Paris, après avoir été élevée dans un couvent Place Sathonay**. Elle noua avec M. Récamier une relation affectueuse et platonique : elle en était vraisemblablement la fille naturelle, ce qu'elle apprit bien plus tard.

Sainte-Beuve parle à son propos d'un "doux génie". Ce génie, Madame Récamier l'utilise d'abord pour **combattre Napoléon (elle était donc pour la Monarchie)**. Secrètement, elle est initiée à tous les projets de conspiration contre l'Empereur, qui pour la plupart naissent dans son salon. Foyer intellectuel où se croisent les plus grands esprits du temps, le salon de Madame Récamier est ainsi l'un des centres d'opposition les plus acharnés au régime impérial.

Le salon qu'ouvrit Juliette Récamier devint bientôt le rendez-vous d'une société choisie, mais ne tarda pas à exciter les ombrages du pouvoir.

Son mari, lui, fait tout, pendant cette époque de Terreur, pour la protéger de l'influence qu'il juge corruptrice de la société parisienne. Ce qui n'empêchera pas la jeune femme de devenir l'une des figures de proue des événements mondains. Sa grâce attire tous les regards, y compris celui de Lucien Bonaparte qui, en 1799, la courtise assidûment.

C'est à l'avènement du consulat que commence la vraie vie mondaine de Madame Récamier : à **l'hôtel Necker**, récemment acquis, va défiler toute la société dans un faste exceptionnel. Cet hôtel de parade, véritable musée, devient aussi bien le rendez-vous des parvenus du nouveau régime que des nostalgiques de l'ancien. Les admirateurs se multiplient. Tous les grands hommes du siècle sont amoureux de Madame Récamier. Parmi ses soupirants : Ampère, Benjamin Constant, Lucien Bonaparte, Auguste de Prusse. Et **Chateaubriand**... Elle fut l'égérie du poète, sa plus tendre et plus fidèle amie. Leur relation amoureuse a duré 30 ans.

En 1802, elle se rend en Angleterre, où elle arrive auréolée d'une **renommée internationale**. On lui réserve un accueil digne des têtes couronnées. Madame Récamier enflamme l'Angleterre. Elle séduit par son apparente ingénuité, elle repousse les avances de ses soupirants sans pour autant les rebuter tout à fait.

Quand elle revient à l'hôtel Necker, son salon s'ouvre aux étrangers de bonne naissance. Les idées circulent, se confrontent, et peu à peu le cercle de **Madame Récamier glisse sur la voie de l'opposition radicale au consulat**. Bernadotte et Moreau y ourdissent des complots contre Bonaparte. Ce dernier ne supporte pas longtemps ce foyer de contestation : il fait fermer le salon en 1803. Par dépit, Madame Récamier refuse la place de dame du palais des Tuileries que lui propose Napoléon. Une période de vive tension s'engage. En 1805, quand

M. Récamier est au bord de la faillite, Napoléon fait ce qu'il faut pour qu'il ne puisse se renflouer.

L'amitié que Madame Récamier entretient avec **Madame de Staël** à partir de 1807 ajoute à la colère de l'Empereur. Juliette suit pendant cinq ans Germaine de Staël qui, pourchassée par Napoléon, déplace sa cour en province, à Coppet, puis à Chaumont-sur-Loire. En 1811, cette amitié vaut à Madame Récamier d'être exilée par la police impériale, à quarante lieues de Paris. Elle choisit alors de voyager. Murat la reçoit à Naples.

La nouvelle de l'abdication de son persécuteur, **le 6 avril 1814, entraîne son retour. Le salon est réouvert.** Elle y retrouve Madame de Staël, elle aussi revenue à Paris.

La **18 mai 1817**, Madame Récamier - elle vient d'avoir 40 ans - est invitée à dîner par son amie, qui lui présente **Chateaubriand**. La passion qui illuminera toute la fin de son existence est née. C'est une renaissance pour Juliette. Son salon est plus que jamais le centre intellectuel et artistique de Paris. Il le reste pendant un quart de siècle, jusqu'à la mort du "doux génie" qui l'animait.

Elle avait rédigé ses mémoires, mais en mourant elle ordonna de les détruire. Elle a laissé un grand nombre de lettres, dont une partie a été publiée en 1859 par Mme Lenormant, sa nièce, sous le titre de *Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier*. Elle est inhumée au cimetière Montmartre à Paris en compagnie de Pierre-Simon Ballanche.

Quatrième étape bis : La mère Brazier, grande absente de la fresque des Lyonnais.

Sans conteste l'une des figures les plus marquantes de la gastronomie lyonnaise. Une femme dont Edouard Herriot disait qu'elle avait fait plus derrière ses fourneaux pour la renommée de la ville que lui-même en des années de politique. Figure de légende qui participe grandement au folklore de la ville de Lyon la mère Brazier représente cependant bien autre chose : un parcours atypique, une personnalité hors norme, une cuisine exceptionnelle qui mettra la ville à ses pieds, mais surtout une femme qui s'impose dans la haute gastronomie et fait toujours figure d'exemple dans un monde quasi exclusivement réservé aux hommes.

La femme dans l'histoire de la cuisine a été et est toujours bien souvent cantonnée à la cuisine familiale, elle assure le quotidien. L'histoire de la table s'écrit toujours au masculin et il aura fallu attendre 70 ans avant qu'une cuisinière soit jugée digne de porter le col bleu, blanc et rouge distinguant les meilleurs ouvriers de France. C'est en 2007 que Andrée Rosier de l'Hôtel du Palais, met fin à cette discrimination. Pour ce qui est de la distribution des étoiles du Michelin, il y a également du radinisme dans l'air... la mère Brazier (de son petit nom Eugénie) fut l'une des premières triple étoilée du Michelin, ce dès 1933 et par deux fois (pour ses deux restaurants). Seuls Alain Ducasse et Marc Veyrat l'égalèrent en 1998 et 2001.

Mais Eugénie Brazier restera bien isolée dans la course aux étoiles gastronomiques. Elle restera la seule triple étoilée du Michelin jusqu'en 2007 ; Anne-Sophie Pic y remédie cette année-là. Décidément l'année 2007 a été faste pour les femmes et la haute gastronomie !

Eugénie Brazier, fait partie de cette lignée des « Mères » qui ont fait la réputation de la gastronomie lyonnaise. L'âge d'or de ces mères se situe dans les années 1930 – 1940. Ce sont en général d'anciennes cuisinières de grandes maisons bourgeoises, qui s'établissent à leur propre compte. A noter qu'à cette époque il était rare qu'une femme soit chef de sa propre entreprise. Si mari il y avait, il était en salle et servait à boire. Ces restaurants étaient en général modestes et abordables. La carte était restreinte mais raffinée et exécutée de manière impeccable. On recense à l'époque (1930/40) une trentaine de Mères à Lyon, dont une vingtaine est citée dans le Michelin. La première fut la Mère Brigousse aux Charpennes de 1830 à 1850. Les dernières : Tante Paulette de 1950 à 1990, la Mère Jean et Madame Biol de 1960 à 1984. Les plus connues sont bien évidemment la Mère Fillioux et la Mère Brazier.

L'origine du terme « Mère » n'a pas vraiment été trouvée, on suppose que cette appellation a été donnée par les clients de ces établissements, par affection et parce qu'ils retrouvaient en ces femmes un certain côté maternel.

Eugénie Brazier est née en 1895 à côté de Bourg en Bresse, orpheline elle est placée comme fille de ferme et garde les cochons. Elle arrive à Lyon pour servir dans les maisons bourgeoises en 1914. A la fin de la première guerre mondiale elle se fait embaucher chez la Mère Fillioux où elle découvre la cuisine. Elle remplace la Mère Fillioux, trop âgée derrière le piano sans jamais toutefois se voir confier la découpe du poulet en salle : toujours un par table même si il n'y a qu'un seul convive ! Elle passe quelques années à la brasserie du Dragon où elle se forge une solide

réputation : on la dit alors plus douée que la Fillioux elle-même. Eugénie Brazier en 1921 rachète un estaminet rue Royal. Elle y fait 15 couverts par soir, puis le bouche à oreille aidant, il devient la cantine d'Edouard Herriot. Elle ouvre une deuxième salle, puis deux petits salons au premier étage. Quenelle au gratin, langouste belle aurore, volaille demi-deuil, fonds d'artichaux au foie gras et galettes bressanne construisent son succès.

Afin de prendre du repos Eugénie Brazier achète un cabanon en bois au col de la Luère et s'y installe. Ses plus fidèles clients la suivent et la supplient de préparer quelques plats. L'endroit devient ainsi très prisé et Eugénie Brazier ouvre alors un second restaurant. Pour le repos c'est manqué mais pour le succès tout est réuni. D'ailleurs en 1932 le Michelin attribue à chacun des deux restaurants deux étoiles et une troisième en 1933.

A la fin de la guerre son fils Gaston reprend le restaurant de la rue Royale, elle garde la gestion de celui du col de la Luère. Elle est cependant fâchée avec son fils. Celui – ci maintient la cuisine impeccable et la tradition du restaurant rue Royal mais dans une ambiance plus décontractée. On organise des concours de jets de Saint-Marcelin et des feux de camps dans le bar : ceci explique peut être cela...

En 1946, Paul Bocuse âgé de 20 ans fait son apprentissage chez la Mère Brazier au col de la Luère. Pas vraiment commode, elle commence par lui faire traire les vaches, faire la lessive et le repassage... comme quoi, il faut bien commencer par quelque chose !

En 1968, Eugénie fatiguée et sentant pointer la mode des sushis et de la cuisine macrobiotique, passe entièrement la main à son fils Gaston. C'est en 1974 que sa petite fille Jacquotte Brazier reprend le restaurant de la rue Royal et va assurer pendant 30 ans l'héritage de sa grand-mère et de son père. En 1977, mort d'Eugénie Brazier.

En 2001, la rue Royal est rebaptisée « rue Eugénie Brazier », le restaurant est toujours là, sans ses étoiles mais a depuis été repris par un jeune chef Mathieu Vianney qui compte bien les reconquérir à la mémoire de la mère de tous les cuisiniers : la Mère Brazier. Il vient d'ailleurs d'en reconquérir une.

Cinquième étape : Rue Juiverie, St Paul : Christine Pascale, actrice réalisatrice.

Christine Pascal est une actrice, scénariste et réalisatrice française née le 29 novembre 1953 à Lyon. Elle a mis fin à ses jours le 30 août 1996 à Garches (France).

Née dans la Presqu'île le 29 Novembre 1953, c'est à la Croix-Rousse qu'elle a passé son enfance et son adolescence. Ses parents (son père était représentant en spiritueux) habitaient une villa du Chemin-Vert, qui constitue un admirable balcon au-dessus du cours sinueux et tranquille de la Saône. Elle a été à *Saint-Bruno des Chartreux* une élève à la fois brillante et très sensible, puis au *lycée Saint-Exupéry* (Lyon 4) où elle a laissé le souvenir d'une « élève douée, vivante, un peu fantaisiste, excellente en Lettre et en Philosophie. »

Bachelière à 16 ans et demi, elle s'est orientée vers les lettres modernes, obtenant une maîtrise tout en suivant les cours du Conservatoire d'art dramatique dirigé par Janine Berdin. Alors qu'elle s'était déjà manifestée dans quelques cafés-théâtres et avait fait de courtes apparitions chez *Planchon* (Théâtre de la Comédie, fondé par Roger Planchon en 1957), elle a été remarquée par Bertrand Tavernier qui préparait son premier long métrage, *l'Horloger de Saint-Paul* (*cf détails plus bas*), en 1973, en hommage à sa ville natale. A 20 ans, il lui donne donc son premier rôle dans le long-métrage.

Grâce à cette rencontre, elle obtint son premier rôle principal dans « *Les guichets du Louvre* » de Michel Mitrani en 1973 (rôle d'une jeune juive sauvée par un étudiant sous l'Occupation de Paris).

Elle tournera par la suite cinq films avec Bertrand Tavernier dont "*Que la fête commence*" (1974) (où elle tient le rôle d'une prostituée au cœur meurtri par les débauches de la Régence) et "*Des enfants gâtés*" (1977). Elle y joue d'ailleurs le principal rôle féminin face à Michel Piccoli, et – compte tenu de ses talents littéraires – Bertrand Tavernier l'associe à l'écriture du scénario. Par ce film, Christine arrive à rompre avec les personnages trop « porteurs de compassion », comme elle et Bertrand le souhaitaient, et elle décide de prendre plus de risque pour l'avenir.

Bien sûr elle continuera de tourner en tant qu'actrice dans de nombreux films, mais principalement « pour améliorer l'ordinaire » et aussi par sympathie pour des réalisateurs comme Diane Kurys ou Eric Rochant. Mais selon elle, « actrice, c'est comme potiche. Quand le film est fini, on vient faire joli à côté du metteur en scène, comme si on avait la tête vide. Ce n'est tout de même pas une tare de penser ! »

Voilà pourquoi en 1978, à l'âge de 24 ans seulement, elle décide de raconter toute seule ses propres histoires et réalise *Félicité*, scénario très autobiographique où elle est l'interprète principale. Malheureusement, malgré le soutien de Bertrand Tavernier, il passa presque inaperçu. Elle connut alors une « traversée du désert ». En 1978, elle fait la connaissance du producteur suisse Robert Boner, sur le tournage du film "*Les petites fugues*" du réalisateur suisse Yves Yersin, pour lequel elle est assistante de production. Elle épouse Robert Boner en 1982, acquiert la nationalité suisse et y tourne un film en 1980.

Dans ses films suivants, elle ne sera plus que réalisatrice et scénariste.

En 1984, elle peut réaliser son deuxième film, *La Garce*, qualifié de « film noir » par la critique. Contrairement à son 1^{er} film, il ne s'agit ici ni d'autobiographie et encore moins de confession. Isabelle Huppert – dont Christine Pascale dit qu'elle a toutes les qualités d'actrice qu'elle aurait aimé avoir – y tient le premier rôle, qui fut salué par la critique.

Elle attendit 1989, suite à l'accueil mitigé de *La Garce*, pour sortir son troisième film *Zanzibar*, un film d'auteur.

En 1992, elle signe un film magnifique, "*Le Petit Prince a dit*" avec Richard Berry et Anémone, qui rencontre le public et est salué unanimement par la critique. Elle obtint **le Prix Louis-Delluc pour ce film**. Ce prix récompense tous les ans depuis 1937, le deuxième jeudi de décembre, le meilleur film français sorti pendant l'année. Elle fut, en 56 ans, **la quatrième femme** à recevoir cette distinction après Nicole Védres, Agnès Varda et Diane Kurys

Malheureusement, son film suivant, "*Adultère (mode d'emploi)*", sorti en 1995, n'aura pas le même succès... Christine Pascal avait souhaité faire avec ce film « en 24 heures d'extrême tension, une tentative d'état des rapports amoureux dans une grande ville, Paris, en 1995. La critique lui reprocha d'avoir fait un film « trop parisien » et le public lui reprocha un côté trop artificiel et maniéré.

Cette même année, elle fut Présidente du jury du concours d'entrée à la Fémis (École nationale Supérieure des métiers de l'image et du son).

Soignée pour une dépression dans une Clinique de Garches, près de Paris, elle s'y donna la mort en 1996, à 42 ans.

Prix aux césars :

- 1993 : Nominée César Meilleur réalisateur pour « Le Petit Prince a dit » (1992)
- 1993 : Nominée César Meilleur Film pour « Le Petit Prince a dit » (1992)
- 1976 : Nominée pour le César Meilleur Second rôle féminin dans « Quel la fête commence » (1975)

Festival des Films du monde de Montréal :

- 1992 : prix de la mise en scène / du meilleur scénario pour « le petit prince a dit » (1992)

« **L'Horloger de Saint-Paul** » : Acteurs principaux Philippe Noiret et Jean Rochefort. Le film est inspiré du roman de Georges Simenon "*L'Horloger d'Everton*" dont l'action se déroule aux États-Unis. Par manque de budget, l'action fut déplacée à Lyon, et la ville apporta un concours non négligeable au tournage du film, lequel fait la part belle aux rues de la ville.

Michel Descombes (Philippe Noiret) est horloger dans le quartier de Saint-Paul à Lyon. Un matin, des policiers sonnent à sa porte et le questionnent sur son fils, sans vouloir lui dire ce qui est arrivé. Il se rend ensuite avec l'inspecteur Guilboud (Jean Rochefort) hors de Lyon, jusqu'à une voiture qui a été brûlée par son fils. Là, l'inspecteur lui apprend que ce dernier a tué un homme ...

Christine Pascal joue le rôle de la maîtresse et complice du fils de l'horloger. Bertrand Tavernier qui cherchait des acteurs locaux, en plus des vedettes comme Noiret et Rochefort a dit : « dès qu'elle est entrée dans mon bureau, j'ai su qu'elle était le personnage, qu'elle convenait à ce rôle mineur, mais déterminant. »

Sixième étape : Rue St Jean, hôtel Particulier de la marquise de Sévigné.

Mme Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné est célèbre pour avoir été l'une des premières femmes écrivains. En effet, elle a écrit plus de 3000 lettres, à sa fille notamment, mais aussi à ses amis, nombreux. L'écriture de ses lettres couvrent 30 ans de la vie de la marquise – ce qui fait environ 3 à 4 lettres par semaine !! et on imagine que la Poste n'était pas aussi performante qu'aujourd'hui !- Ces lettres nous sont aujourd'hui accessibles grâce à la petite fille de la marquise (Pauline de Simiane) qui, après en avoir fait une sélection et un remaniement (elle a notamment éradiqué de la publication toutes les lettres qui touchaient d'un peu trop près à la sphère privée familiale, mais aussi celle qu'elle considérait sans intérêt littéraire allant même jusqu'à en réécrire certaines pour « coller » au gout du jour de son époque (30 ans après la mort de la Marquise)). Aujourd'hui on estime qu'à peine 50% des lettres ont été transmises à travers les siècles.

Avec plusieurs siècles d'avance on trouve dans ces quelques 1500 lettres (quand même !) une spontanéité et une sincérité qui se faisaient rares à cette époque dans la littérature. Elle, mieux que personne, a su raconter tout son siècle, le siècle du règne de Louis XIV. Son œuvre est gaie, souvent nourrie d'humour et riche en caricatures.

On peut découvrir à travers ces lettres la vie d'une grande dame d'autrefois et les façons de vivre et de penser d'un temps révolu. Elle fut en quelque sorte une chroniqueuse de son temps.

Née à Paris le 5 février 1626, elle fut nommée Marie DE RABUTIN CHANTAL. Son père appartient à une très ancienne et très noble famille de Bourgogne.

Sa grand-mère (Sainte Jeanne de Chantal) qui a passé son veuvage en tant que religieuse (elle est fondatrice de l'Ordre de la Visitation), sera plus tard canonisée par l'église.

Orpheline à l'âge de 7 ans, elle est élevée par son oncle et sa tante, dans une famille nombreuse, dans l'abondance que peut connaître une riche famille noble parisienne à cette époque. Elle reçoit une éducation brillante : chant, danse, équitation, belles lettres, latin, espagnol, italien...

Elle se marie à 18 ans avec Henri de Sévigné, plus riche et mieux reconnu dans la noblesse qu'elle. Le mariage, arrangé, se déroule en pleine nuit comme c'était la tradition à l'époque, afin de « cacher » le mariage au diable qui aurait pu, d'après d'obscures frayeurs populaires, provoquer impuissance et infertilité. Le mauvais sort a été déjoué puisque Marie Chantal de Rabutin, devenue Marquise de Sévigné, donne naissance à 2 enfants : Françoise-Marguerite, future comtesse de Grignan, et future destinataire de ses lettres, et Charles de Sévigné.

Son mari se bat en duel pour sa maîtresse et meurt 7 ans après leur mariage. Preuve de l'humour noir et de la finesse de Mme de Sévigné : elle écrira plus tard dans une lettre ne pas se souvenir de la date de sa naissance ni de celle de son mariage, mais de celle du décès de son mari volage, date qui fut pour elle comme une seconde naissance...

Elle se retrouve donc veuve à 26 ans, avec deux enfants à élever. Son veuvage prématuré l'éloigne d'emblée de l'univers de la Cour de Louis XIV où en tant que femme elle ne peut tenir nulle charge. Elle décrira d'ailleurs peu Versailles dans ses lettres, ou uniquement par les images rapportées qu'on lui en a données.

Elle reste donc à Paris, notamment pendant l'épisode de la Fronde, pour éduquer ses enfants. Elle montre une nette prédilection pour sa fille, Françoise-Marguerite qui sera fiancée sept fois et que la marquise se plaît à appeler la « plus belle fille de France ». Elle se marie avec le comte de Grignan, et part donc s'installer en Provence (environ 175km au Sud de Lyon, vers Orange). C'est notamment au cours de nombreuses visites que la marquise rendait à sa fille, qu'elle prenait ses quartiers dans cet hôtel particulier du vieux Lyon (elle faisait plusieurs haltes durant ce long périple (elle mettait environ 1 mois avec les haltes pour descendre de Paris à Grignan). Chacune des visites durait environ 1 an.

Son fils, Charles, devient militaire et fait de nombreuses frasques qui amusent et inquiètent à la fois sa mère.

A partir de la mort de son mari et jusqu'à sa propre mort la marquise n'a cessé d'écrire des lettres. Il faut penser qu'à l'époque les lettres n'étaient pas destinées à un seul destinataire, mais plutôt à être lues et commentées en « tenant salon », dans un cercle d'amateurs ou de connaisseurs à l'affût des belles tournures mais aussi en quête de divertissement. L'esthétique des lettres de Madame de Sévigné a une autre particularité chère aux mondains : la variété. Dans le but de ne pas ennuyer le lecteur, notre épistolière change rapidement de sujet. Ceci est surtout visible dans les lettres adressées à sa fille, car elle savait que dans une correspondance aussi importante que la leur, la manière de raconter et la variété des sujets traités étaient indispensables pour entretenir un échange dynamique et ainsi ne pas tomber dans la monotonie. Ainsi les sujets de ces lettres sont nombreux et variés ; elle peut aussi bien raconter le dîner du célèbre cuisinier parisien Vatel auquel elle a participé, que des sujets ayant traités à des questions religieuses, financières, ou à des choses plus légères comme le badinage en cours chez la noblesse à cette époque.

Rien de moins monotone que l'existence de la célèbre marquise, toute en contrastes. Orpheline et enfant gâtée, jeune femme trompée et pourtant guillerette, veuve courtisée à la réputation parfois chancelante, frondeuse et proche du pouvoir, parisienne et provinciale, elle a été tout cela avant de devenir une mondaine brillante et la meilleure femme chroniqueuse de son temps.

Pour Lamartine, cette femme, en avance sur son temps fut le véritable et le premier « écrivain de la famille », qui décrivait enfin « *le classique des portes closes* ».

À la comtesse de Guitaut

Grignan, 20e juillet 1694, « Je suis plus près de vous, ici, que je n'étois à Paris ; il faut cependant que cette lettre y retourne pour aller sûrement à vous. Je partis le 11e de mai, j'arrivai à Lyon le onzième jour, je m'y reposai trois jours, je m'embarquai sur le Rhône, et je trouvai le lendemain, sur le bord de ce beau fleuve, ma fille et M. de Grignan, qui me reçurent si bien et m'amènèrent dans un pays si différent de celui que je quittois et où j'avois passé, que je crus être dans un château enchanté. Enfin, Madame, jugez-en, puisqu'on n'y voit ni misere, ni famine, ni maladies, ni pauvres. On croit être dans un autre monde. »

Madame de Sévigné, Lettres, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, III, édition de Gérard Gailly, page 867.

Septième étape : Place Bellecour : La Limonadière des Tilleuls

En 1833, la statue de Louis XIV était déjà présente sur la place Belle Cour, mais à la place des marronniers actuels on trouvait des tilleuls. La place était un lieu de rencontre et de ballades pour les lyonnais. Une femme commençait à se faire connaître bien qu'elle ne fut qu'une limonadière, on l'appelait « la reine des tilleuls », de son vrai Mme Girard.

Louis XIV avait interdit toute construction sur la place. Mais il fut construit un poste de garde à côté de la statue et un pavillon situé côté ouest du poste de garde. Les époux Girard reçurent ce pavillon par adjudication, en 1829.

A cette période, les « dames de comptoirs » prenaient de plus en plus d'importance. Mais les débuts furent difficiles, certains disaient que le bâtiment gâchait la vue, d'autres que c'était un coupe gorge. Le pavillon fut aussi pris dans les émeutes des canuts en 1831, la montée du chômage n'aidait pas non plus.

Mais la reine des tilleuls était toujours présente au poste. Lors de la révolte de 1834, en tenant ses enfants par la main, elle refusa de quitter son comptoir.

Ayant sans doute reçu des indemnités, les époux, afin d'attirer les aristocrates, agrandirent leur pavillon et installèrent des arbustes et des vitraux de couleurs. Ils organisèrent aussi des concerts tous les soirs de 19h à 22h. On disait que le pavillon était le seul établissement où une femme pouvait se rendre seule.

Certains amis trouvèrent une ressemblance entre la reine des tilleuls et Marie Antoinette. Ils lui conseillèrent donc de faire le tour de la place à cheval suivi d'un écuyer et de jeunes et beaux laquais. Tous les soirs les lyonnais, mais aussi les touristes, venaient pour acclamer leur Reine des tilleuls hautement coiffée et vêtue. Malheureusement, les autres propriétaires de bars ou de théâtres, jaloux du succès de Madame Girard, l'accusèrent d'être une propagandiste des Bourbon car ses laquais portaient des habits des valets de pied de Louis XVI. Elle fut soutenue par de nombreux poètes qui écrivirent pour la défendre.

Mais cette attaque ne fut que le début. Face au soutien de l'opinion publique, ses détracteurs décidèrent de faire tomber la Reine des tilleuls par le biais de la procédure. Ils convinrent un propriétaire d'un des immeubles de la place d'intenter un procès à la ville, pour pouvoir obtenir le pavillon.

Malgré le soutien qu'avait obtenu la « Reine », la municipalité se mit du côté des procéduriers. La « Reine des tilleuls » dû quitter le Pavillon.

Elle publia ses « mémoires » en 1841 pour régler ses comptes à la suite du procès et de l'expulsion de sa famille.

Elle conclut en disant: « La reine des Tilleuls a perdu ses états, mais elle n'a pas abdiqué ».

On entendit plus jamais parler de la « Reine des tilleuls ».

Le pavillon fut démoli en 1842 et les tilleuls furent remplacés par des marronniers.

Huitième étape : Rue Emile Zola : France Péjot, résistante

Née le 17 octobre 1914 à Lyon. Alias « Francette ».

Son père était un combattant de la guerre de 14, au départ plutôt un sympathisant du Maréchal Pétain considéré encore comme le sauveur de la France pour la première guerre mondiale. Mais rapidement, France et sa famille prennent conscience de la situation. Un ami de la famille, leur apportait souvent des photocopies des francs tireurs, qu'ils lisaient avec attention. A la mort de son père en janvier 1942, elle décide d'entrer en résistance et de devenir agent de liaisons pour les francs tireurs (mouvement de résistance armé créé en 1941 par le parti communiste français).

A l'époque, France Péjot tient avec sa soeur Raymonde une boutique de linge pour Dame « la lingerie Pratique » situé 6 rue Emile Zola. Très rapidement, cette boutique devient un lieu de RDV où sont échangés des informations, des directives, des faux papiers, mais aussi où ont lieu des rencontres importantes, notamment avec Jean Moulin ou avec Jean-Pierre Lévy. Elle stocke des journaux des francs tireurs et de combats avant de devenir agent de liaison pour les francs tireurs c'est-à-dire de transporter des messages et des journaux. Elle sauve ainsi une première fois l'Abbé Boursier, en l'informant d'une perquisition imminente. Il éditait des journaux en cachette, mais il sera arrêté un an plus tard et fusillé.

Elle fût arrêtée deux fois à Lyon (à Montluc), dont une fois par la milice allemande. Deux miliciens l'ont raccompagnée chez elle pour qu'elle prenne des affaires et elle s'est enfuie pour Paris en partant par une porte de service. Elle poursuit ses activités à Paris, rue St Honoré dans un salon de thé où elle récupère des plis qu'elle distribue dans la capitale. Elle est de nouveau arrêtée et conduite à la prison de Fresnes où elle reste deux mois et demi, avant de faire partie d'un des derniers convois de déportation pour Ravensbrück. Elle sera ensuite transférée dans un autre camp de travail à Targo où elle sera ramasseuse de pommes de terre et évite de justesse les chambres à gaz. Elle finit dans un autre camp de travail avec des STO près de Berlin dans une usine de moteur d'avion. Elle continuera la résistance jusqu'au bout en rendant déficient les moteurs sur lesquelles elle travaillait. En avril 45, les américains arrivent, mais les allemands prennent avec eux dans leur fuite les derniers travailleurs. Elle s'enfuit du convoi avec six autres personnes et reste quelques temps dans le camp de travail avant d'être rapatriée. Elle est toujours en vie et donne des conférences au centre de la déportation et de la résistance.

Les femmes dans la résistance :

10 à 15 % des résistants homologués étaient des femmes, mais leur participation réelle est difficile à évaluer, car elles ont joué un rôle fondamentale dans la participation à la résistance civile : processus spontané de la lutte de la société par des moyens non armés (manifestation, grève, refus de la nazification de l'enseignement, limitation maximale des relations avec l'occupant). Lorsqu'elles sont dans la résistance armée, c'est souvent en tant qu'agent de liaison, rarement à un poste de direction d'un réseau ou d'un mouvement.

On parle beaucoup moins des femmes dans la résistance, car à l'époque elle avait un statut social et juridique inférieur à celui de l'homme et elle souffrait de l'image traditionnelle de la femme comme auxiliaire de l'homme (on retrouvait la même répartition des tâches dans la résistance). Elles ont néanmoins étaient très actives dans l'organisation des mouvements et des réseaux. Elles pouvaient avoir différents rôles :

- Avertir : par des tracts et la diffusion des journaux clandestins.
- Découvrir : prendre et analyser des renseignements notamment économiques. C'était le cas pour les jeunes femmes qui parlaient bien allemand.
- Transmettre : des informations, en faisant toujours attention de ne pas être suivi. Il fallait connaître très bien les plans de la ville
- Combattre : comme France Bloch qui était chimiste et qui fabriquait des détonateurs qui ont servi pendant la résistance.
- Tenir : beaucoup de femmes ont été torturées et condamnées à des travaux forcés pour protéger leur réseau.

Neuvième étape : Rue de la Belle Cordière : Maison de Louise Labé, poétesse.

Texte à venir.

Dixième étape : l'Hôtel Dieu : Clothilde Bizolon, la maman des poilus.

Née Thévenet, mariée à Mr Bizolon cordonnier à Perrache.

En 1914, son fils Georges est mobilisé et envoyé au front. C'est en pensant à lui qu'elle décide avec quelques amis de s'installer dans le hall de Perrache avec un comptoir pour servir aux soldats en transit du café et du vin afin qu'ils gardent le moral. Elle les apostrophait en leur lançant « Venez, petits, n'ayez crainte c'est gratuit ! ».

Le 26 mars, elle apprend que son fils est mort au combat à Noulette dans le Pas de Calais. Elle lui avait néanmoins promis de continuer son action même s'il venait à mourir. Elle poursuit donc dans la cohue de plus en plus impressionnante de la gare.

On commença à l'appeler la mère Bizolon. Sa principale préoccupation était de trouver de l'argent pour poursuivre son action car les poilus s'étaient donnés le mot et étaient de plus en plus nombreux à venir à son stand. Elle sollicita les autorités municipales qui étaient réticentes à la financer, car elles trouvaient que son entreprise n'était pas très officielle. Qu'à cela ne tienne, elle n'improvisa plus et devint une dame d'oeuvre dont l'oeuvre était « le déjeuner du soldat » et rédigea un opuscule destiné aux plus charitables pour récolter de l'argent.

Après quelques temps, Edouard Herriot alors maire de Lyon, lui donna satisfaction et fit construire devant Perrache, en face de l'hôtel Terminus, un abri en dur avec un guichet. Cet endroit devint rapidement le pied à terre des poilus. Ils s'y rencontrent, échangent leurs expériences et se racontent les horreurs de la guerre. La mère Bizolon, leur remontent le moral et s'occupe également du raccommodage pour le vestiaire de la mairie.

A L'armistice, Clothilde Bizolon est à la fois soulagée et nostalgique. Elle paraît beaucoup vieillie et usée par son activité. Mais, dans un premier temps, sa boutique ne désemplit pas et les poilus se rencontrent toujours devant un verre d'Arquebuse.

En 1925, Edouard Herriot la décore de la légion d'honneur pour services rendus à la Nation. Elle devient un personnage de légende dans la ville et plus particulièrement dans son quartier où on lui confie des enfants en garde, les courses pour les personnes âgées. Cela ne l'empêche pas de se sentir seule car le départ de son fils et des plusieurs de ses proches l'ont beaucoup touchée.

A l'annonce de la seconde guerre mondiale, elle reprend instinctivement du service, (même si à cette époque, les soldats ne sont plus des poilus). Cette fois son initiative

est largement soutenue par les dons des lyonnais et par une subvention de la ville. Elle n'a donc plus à quémander.

Malheureusement, le 29 février 1940, un de ses voisins droguiste la découvre inconsciente dans sa boutique. On l'a conduit à l'Hôtel Dieu, où elle est soignée et interrogée par la police. Il semblerait qu'elle ait été victime d'un crime crapuleux, qu'un jeune homme l'ait attaquée par derrière. Elle meurt le 3 mars 1940 et ses funérailles à St Martin D'Ainay voient défiler de nombreux lyonnais. La population va se mobiliser pour retrouver l'auteur, en vain. Sans doute sa générosité légendaire l'avait fait paraître plus riche qu'elle ne l'était réellement.

Onzième étape : Le kiosque à journaux, place de la république : Hélène Jourda, architecte.

Françoise-Hélène Jourda, née le 26 novembre 1955 à Lyon, est une architecte française.

Elle fût diplômée de l'École d'Architecture de Lyon en 1979.

Dès ses débuts, elle prend conscience de l'importance de construire des bâtiments responsables et de qualité.

En militante précoce du développement durable, elle oriente naturellement son travail vers une architecture environnementale, dénommée alors « architecture solaire » ou « écologique », dont les pays nordiques et germaniques sont les précurseurs.

Pour Françoise-Hélène Jourda, l'architecte n'est pas seulement un créateur mais un acteur du développement à part entière, un citoyen plus responsable qu'un autre, c'est dans ce sens qu'elle a remis en septembre 2007, en préambule au "Grenelle de l'environnement", un rapport sur la prise en compte du développement durable dans la construction.

Après avoir enseigné à Lyon, à Oslo, à l'université du Minnesota, à l'École polytechnique de Londres, à l'université technique de Kassel, Françoise-Hélène Jourda occupe depuis 1999 la chaire d'architecture durable à la Technische Universität de Vienne.

Aujourd'hui Françoise-Hélène Jourda exerce son activité d'architecte au sein de son agence parisienne JAP (Jourda Architectes Paris). Elle construit actuellement à Saint-Denis le premier immeuble à énergie passive construit en France.

Le développement durable reste l'objectif affiché de son travail d'architecte et d'enseignante, consciente de la situation particulière de la France sur ce terrain de « l'architecture durable » elle a créé « EO.CITE » une société de conseil en architecture et urbanisme qui a pour vocation d'accompagner tous les acteurs du projet (maîtres d'ouvrage, élus citoyens) sur la voie développement durable.

En 2007 Françoise-Hélène Jourda est nominée au Global Award for Sustainable Architecture (Prix international d'architecture durable).

Principales réalisations

- 1987 École d'architecture de Lyon, Vaulx-en-Velin + Mobilier
- 1987 Mémorial à la Déportation, Place des Terreaux, Lyon
- 1985 à 1992 : Station de métro Parilly et Structure Abri Extérieur, Lyon
- 1989 Cité scolaire Internationale, à Lyon
- 1990 Signalétique du métro de Lyon
- 1991 Logements étudiants, Le Drakkar, à Ecully^[4]

- 1991 Abri-bus "têtes sèches", Métro Grange-Blanche, Lyon
- 1992 Kiosque à journaux, Place de la République
- 1992 Université de Marne-la-Vallée : bâtiments des Modules, bâtiments des Amphithéâtres
- 1993 Académie de Formation pour le ministère de l'Intérieur, Allemagne
- 1994 Palais de Justice de Melun
- 1994 Ouvrages d'art pour l'autoroute A51, (Grenoble - Coynelle - Col du Fau, France)
- 1995 Ouvrages d'art pour l'Autoroute A51 Grenoble/ Gap/ Sisteron
- 1998 Aménagement d'un marché couvert, place du 8 Mai, Lyon
- 1998 Clinique de l'Europe Jean Mermoz, Lyon
- 1999 Serres d'un jardin botanique, Bordeaux
- 2000 Centre technique national du rugby à Marcoussis, France
- 2001 Hôtel de police de Lille (concours)
- 2002 Jardin zoologique, parc de la Tête d'Or, Lyon (concours)
- 2003 Immeuble de bureaux à Vienne (Autriche)
- 2003 Aménagement des berges du Rhône à Lyon, France (kiosques Belvédère)
- 2005 Mission AMO HQE pour la réhabilitation de la Tour Bois le Prêtre, Paris
- 2005 87 logements sociaux, Rouen
- 2006 Aménagement urbain Porte de Paris, Saint-Denis (concours, Musée du Jardin Botanique de Bordeaux)
- 2007 Logements et bâtiments d'activité, Ile Saint-Denis (concours)
- 2008 Immeuble de bureaux, Saint-Denis

Prix

- 1981 *Album de la Jeune Architecture*
- 1987 *Equerre d'Argent*, prix spécial du jury, remis pour l'École d'architecture de Lyon
- 1999 *Holzbaupreis*, prix de construction en bois de la Rhénanie du Nord Westphalie, Allemagne, remis pour l'académie de formation à Herne-Sodingen, Allemagne
- 1999 *European Solar Prize*, Prize for Solar Building, prix européen solaire, remis pour l'académie de formation à Herne-Sodingen, Allemagne
- 2000 *Grande Médaille d'Argent de la Fondation Le Soufaché*, remise pour toute son œuvre
- 2000 *Palmarès Acier 2000* dans la catégorie « Concours des plus beaux ouvrages de construction métallique », remise pour le palais de Justice de Melun
- 2004 *Prix du Moniteur*
- 2006 *Prix de la Ville de Lyon*, remis pour la Halle de la Place du 8 mai 1945, Lyon
- 2006 *Diplôme d'honneur spécial de l'Académie d'architecture*

Etape bonus : Julie Daubié : première bachelière française.

Julie Daubié(1824-1874) est la première jeune fille ayant, en France, obtenu le droit de se présenter au baccalauréat. Julie-Victoire Daubié voit le jour dans la maison dite des Commis de la Manufacture royale de Bains-les-Bains où son père occupe les fonctions de comptable puis de caissier. Huitième enfant de sa fratrie, elle a vingt mois à la mort de son père.

Après avoir étudié le grec ancien et le latin avec son frère aîné, l'abbé Joseph Florentin, Julie Daubié présente sa candidature au bac, à Paris sans succès. Quand elle présente sa candidature à l'examen à l'Université de Paris, sa candidature est refusée au seul prétexte qu'elle est une femme. Pourtant, aucun texte n'interdit aux femmes l'accès à l'Université. Ce n'est qu'après un an de démarches qu'elle finit par s'inscrire à Lyon, montrant qu'aucune loi n'interdisait aux femmes de se présenter à cet examen. Enfin, le 16 août 1861, elle obtint son baccalauréat en totalisant 6 boules rouges, 3 boules blanches, 1 boule noire. Ce système de boules était le moyen de vote des professeurs examinateurs.

À cette époque, ils ne calculaient pas des moyennes. Une boule rouge signifiait un avis favorable, une boule blanche, une abstention, une noire, un avis défavorable. Ayant réussi l'examen, la signature de son diplôme demanda une autre année de démarches et une intervention pressante de l'impératrice Eugénie de Montijo, la femme de l'empereur Napoléon III. Aujourd'hui, plusieurs écoles en France portent son nom.

Enfin le 16 août 1861, elle obtient son bac, mais elle doit encore attendre longtemps son diplôme en lettre sous prétexte « qu'il ridiculiserait le ministère de l'instruction publique », le ministre Gustave Rouland refuse donc de le signer.

Elle est la première femme à préparer sa licence et à pouvoir l'obtenir sans pouvoir accéder aux cours de la Sorbonne (cours interdit aux femmes mais possibilité de présenter le diplôme). Elle réussit son examen en 1872. Suite à cela, elle décide de préparer un diplôme de doctorat qui restera inachevé à cause de sa mort.

Julie-Victoire Daubié a donc été une économiste féminine et a lutté pour la reconnaissance de nombreux droits aux femmes : accès à l'enseignement et à la formation professionnelle, vote des femmes, défense des enfants adultérins privés de droits par le code Napoléon (code de droits civil français)

Une salle à l'université Claude Bernard de Lyon 3 inaugurée en 2008.